

Franz Hohler

Chipo

Traduit de l'allemand par Genia Català

Les Editions La Joie de lire sont au bénéfice d'une bourse d'aide
à une maison d'édition du Département de la culture de la Ville de Genève
pour les années 2009 et 2010.

Ouvrage traduit avec le soutien de Pro Helvetia,
Fondation suisse pour la culture.

prohelvetia

LA JOIE DE LIRE

PRÉFACE

Dans ce livre, un garçon nommé Chipo joue un rôle important. C'est un drôle de nom. A sa naissance, il avait reçu celui de Philippe, que personne n'utilisa jamais, car tout de suite ses parents l'appelèrent « Filippo ! »

Dès que l'enfant se mit à parler, il dit d'abord Pippo. Ensuite, quand il parvint à prononcer le son plus difficile « ch », il se mit avec enthousiasme à dire Chipo. Il n'en démordit plus et ses parents durent l'appeler comme ça. Et puisque je raconte ses aventures, je dois moi aussi l'appeler Chipo, que ça me plaise ou non.

Mais avant de commencer l'histoire de Chipo (qui de fait s'appelait Philippe), j'aimerais encore vous dire quelque chose.

Rien de ce que je raconte ici n'est vrai, je l'ai inventé. Que le nom de ce garçon soit Chipo ou Philippe, peu vous importe, et peu m'importe aussi, puisqu'il s'agit d'une histoire inventée.

Il existe des histoires vraies – si vous ouvrez les yeux, vous en voyez tous les jours autour de vous.

Il y en a certaines dont vous faites partie. L'une d'elles pourrait commencer ainsi : « Un garçon rentrait de l'école, fâché d'avoir eu une mauvaise note à son contrôle. » Ou bien : « Une petite fille rentrait de l'école, toute contente d'avoir eu une bonne note à sa récitation. » Ou inversement.

Ce n'est pas une histoire de ce genre que je raconte ici, que ce soit bien clair entre nous. Mon histoire est inventée de toutes pièces.

J'aimerais encore – oui, d'accord, je vais tout de suite m'y mettre, à cette histoire – vous assurer d'une chose. Je suis un si bon raconteur d'histoires qu'avec le temps vous ne vous demanderez plus si Chipò a vraiment existé ou non.

En effet, quand on pense assez longtemps à une chose, elle devient vraie en quelque sorte. Et l'on ne devrait pas dire : ce qui est dans la tête n'existe pas, seul existe ce qui est à l'extérieur. Parfois, ce que nous avons dans la tête est bien plus vrai que tout ce qui nous entoure. Ne vous arrive-t-il jamais de penser si fort à une chose que vous en oubliez tout le reste ? Ou d'en rêver si intensément qu'elle devienne vraie pour vous ?

C'est exactement ce qui est arrivé à ce garçon dont je vais vous raconter l'histoire. Et il n'est pas tout à fait anodin qu'il s'appelle Chipò.

Voilà, maintenant je commence...

« Chipo, debout ! » Quelle drôle d'odeur, se dit sa mère à la porte de la chambre. On dirait l'odeur d'un chantier, ou de la rue, en été. Elle ouvre rapidement, mais ne voit rien d'anormal, Chipo est dans son lit comme tous les matins, avec autour de lui le désordre habituel...

– Chipo, dit-elle, réveille-toi. Que se passe-t-il ?

– Ahhh, dit Chipo.

– Quoi ? demande sa mère.

– Ahhh, répète Chipo en posant ses pieds sur le tapis.

– As-tu bien dormi ? Dis, il est arrivé quelque chose ?

– Non, répond Chipo. J'ai bien dormi, il ne s'est rien passé.

– C'est drôle, il y a comme une odeur de chantier dans ta chambre.

– Oui, c'est vrai, j'ai rêvé de ça. J'étais dans un endroit où l'on construisait une route ; le conducteur du rouleau compresseur s'est senti mal et j'ai pu prendre sa place. J'ai conduit la

machine sur le goudron, jusqu'à ce que tu me réveilles.

Sa mère hocha la tête et ouvrit la fenêtre. Bientôt la chambre retrouva l'odeur d'une chambre bien aérée, en d'autres mots, désagréablement fraîche.

A part ça, il n'y eut rien de particulier ce jour-là. Chipo se rendit à l'école, rentra à la maison, fit ses devoirs, sortit jouer dans la cour puis revint chez lui. Après le repas, son père lui raconta une histoire, ensuite il alla se coucher.

C'est le lendemain matin qu'il se passa quelque chose de particulier. Lorsque sa mère, à la porte de sa chambre, cria : « Chipo, c'est l'heure ! » elle sentit de nouveau une odeur étrange, comme une odeur de forêt, une forêt de sapins.

Elle ouvrit rapidement la porte, mais il n'y avait rien d'anormal, Chipo était dans son lit, au milieu du désordre habituel.

– Chipo, dit-elle, réveille-toi, qu'est-ce que c'est que cette odeur ?

Sans répondre, Chipo tendit les mains.

– Mais qu'est-ce que tu as là ? demanda sa mère en lui ouvrant les mains. Des pommes de pin !

– Oui, dit Chipo en soulevant sa couette.

Sa mère laissa échapper un petit cri :

– Et ça ?

– Aussi, dit Chipo, en ramassant les pommes de pin qui parsemaient son lit pour les ranger dans un tiroir de sa commode.

– Chipo ! s'écria sa mère, mais d'où vient tout ça ?

– J'ai rêvé que je me promenais dans la forêt avec Papa. Nous avons commencé une bataille de pommes de pin. J'ai touché Papa à chaque coup, mais lui ne m'a pratiquement pas touché, et voilà les pommes de pin qu'il m'a lancées. Tu vois, ici il y en a une qu'un écureuil a mordue.

Sa mère hocha la tête.

– D'où que viennent ces pommes de pin, il faudra que je change tes draps.

Heureusement d'ailleurs, car certaines de ces pommes de pin, toutes fraîches, étaient humides et collantes.

Ce matin-là, son père interrogea aussi Chipo. Celui-ci lui fit la même réponse : les pommes de pin étaient un reste de son rêve.

Ses parents ne savaient qu'en penser. Ce n'est qu'un trucmuche, dit le père, ça va passer.

La mère n'était pas de cet avis.

Elle avait raison.

Le lendemain, alors qu'elle se trouvait devant la chambre d'enfant, prête à crier : « Chipo, debout ! » elle sentit une odeur de pâtisserie s'échapper du trou de la serrure.

Prenant une grande inspiration, elle ouvrit la porte. Son fils était dans son lit, le visage tartiné jusqu'aux yeux de chocolat. Et lorsqu'on est au lit, le visage tartiné de chocolat, cela se remarque aussi à l'état des draps, de l'oreiller et de la couette.

– Chipo ! s'écria-t-elle en colère, mais qu'est-ce que c'est encore !

– Mmmh ! J'ai rêvé quelque chose de délicieux. Je me trouvais à une foire où je gagnais un vélo en chocolat. Je l'ai enfourché et je suis parti. Quand j'avais faim, je m'arrêtais et je mangeais mon vélo ; d'abord les pédales, ensuite les roues et la selle, ensuite tu m'as réveillé.

– Ça veut dire que le reste du vélo se trouve encore là ?

– J'espère que oui, dit Chipo en soulevant sa couette.

En effet, le châssis du vélo était bien là, à moitié fondu, car il fait chaud sous une bonne couette,

une couette en principe blanche, et non pas brune... A cette vue, sa mère reçut un choc.

– Il faut de nouveau que je change tes draps, dit-elle, de loin pas aussi contente que les camarades de Chipo à qui il offrit à la récréation les restes du vélo, bien emballés dans du papier d'aluminium.

Deux nuits passèrent sans encombre, et les parents crurent déjà que tout était rentré dans l'ordre.

– Qu'est-ce que je te disais ? dit le père à la mère, ce n'était qu'un trucmuche !

– Espérons-le, dit la mère pour toute réponse. Chipo demanda à son père :

– Qu'est-ce que c'est un trucmuche ?

– Un trucmuche ? C'est rien, c'est n'importe quoi, quelque chose d'un peu... de... c'est un trucmuche, quoi !

– Ah bon, dit Chipo, qui n'avait pas vraiment compris ce que c'était.

Sa mère non plus d'ailleurs.

Ils allaient bientôt le savoir. La nuit suivante, la mère fut réveillée par un clapotement.

Aurais-je oublié de fermer le robinet de la salle de bains ? se demanda-t-elle. Elle se leva, alla dans le corridor et cette fois-ci ne poussa pas un petit cri, mais un hurlement qui réveilla le père sur-le-champ.

– Qu'est-ce qu'il y a ? On n'a pas entendu le réveil ?

– Non, dit la mère, viens voir !

Tout le corridor était sous l'eau, et l'eau ne venait ni de la salle de bains ni de la cuisine, mais jaillissait du trou de serrure de la chambre de Chipo. D'un bond, le père fut à la porte, la poussa et... savez-vous ce qu'il vit ?

Au milieu de la chambre, le lit et la commode flottaient sur l'eau ; quant à Chipo, assis dans un petit bateau à rames, il tenait une canne à pêche à la main. Les yeux fermés, il était en train de tirer une truite hors de l'eau.

– Chipo ! crièrent en même temps son père et sa mère, réveille-toi ! Ils voulurent s'avancer jusqu'à lui, mais l'eau s'écoulait avec une telle force vers le reste de l'appartement qu'ils s'agrippèrent au montant de la porte, heureux de n'être pas entraînés par le courant.

– Ah ! dit Chipo en s'étirant après avoir déposé sa canne à pêche et la truite dans son bateau, comme c'était beau !

Une fois que l'eau se fut également répartie dans tout l'appartement, le père, dans son pyjama trempé, s'approcha de Chipo, toujours assis dans son bateau.

– Mais qu'est-ce que ça veut dire ? s'écria son père en l'attrapant par le bras.

– Oh, comme c'était beau ! répondit Chipo en bâillant. Je viens de rêver que j'étais sur un lac dans un petit bateau, et que je pêchais des truites. D'ailleurs il y en a une là, tu vois ?

– Oui, merci, je la vois ! Et il n'y a pas seulement une truite, il y a un bateau, ce qui irait à la rigueur, mais il y a encore de l'eau, tu la vois Chipo ? Et l'eau n'est pas seulement dans ta chambre, mais dans tout l'appartement.

Au même instant, la sonnette tinta et Mme Boissec, qui habitait à l'étage au-dessous, entra en robe de chambre, désireuse de savoir pourquoi l'eau coulait de son plafond. Toute la maison eut une nuit très agitée, car avec l'arrivée des pompiers et de leur grande pompe,

il fut difficile de se rendormir en se tournant simplement de l'autre côté.

Le lendemain matin, Chipo ne se rendit pas à l'école, mais chez le médecin. Celui-ci l'examina minutieusement, pendant que la mère lui expliquait que les rêves de Chipo étaient si forts qu'il en subsistait toujours quelque chose au réveil.

– Vous pouvez imaginer ce qui se passerait si Chipo rêvait d'un incendie ou d'un tigre ! Je n'ose pas y penser ! dit sa mère tout angoissée.

– On va faire en sorte d'empêcher ça, dit le docteur, n'est-ce pas Pippo ?

– Je m'appelle Chipo, dit Chipo qui trouvait bien dommage que le médecin veuille le priver de rêves si agréables.

– Beaucoup de soupe et de l'air frais, voilà la meilleure cure, dit le docteur, et chaque soir après le repas tu prendras une de ces pilules. Elles donnent un sommeil profond et préviennent les rêves. Je veux te voir dans une semaine. D'ici là, je consulterai quelques ouvrages qui parlent de gens qui font de drôles de rêves, comme toi Pippo.

– Chipo, dit Chipo.

– Au revoir, dit le docteur, et alors qu'ils se trouvaient déjà dans le corridor, il s'écria encore : et dors bien, Pippo !

Chipo voulut encore une fois crier son vrai nom, mais sa mère lui mit une main devant la bouche.

– Eh bien, de la soupe et beaucoup d'air frais ! dit-elle soulagée.

Chipo, lui, ne l'était pas le moins du monde, car il n'aimait ni la soupe, ni l'air frais, encore moins à haute dose.

– Alors je préfère la pilule, dit-il enfin.

– Tu prendras les deux, dit sa mère.

Et c'est ce qui se passa.

A partir de là, il y eut tous les jours de la soupe à déjeuner et à dîner. Ensuite la pilule. Mais le pire, c'était la longue promenade avec sa mère tous les après-midi, s'il n'allait de lui-même à la place de jeux. C'est drôle, depuis qu'il devait à tout prix prendre l'air, jamais Chipo n'avait eu une telle envie de jouer tranquillement à la maison.

Et comme si ça ne suffisait pas, son père eut l'idée brillante de laisser la fenêtre ouverte pendant les repas, pour que Chipo bénéficie en même temps de la soupe et de l'air frais. Comme on était en février, chacun dut manger avec son manteau, son chapeau et une écharpe autour du cou.

– Alors, est-ce que la cure a fait son effet ? demanda le docteur, quand Chipo revint avec sa mère au bout d'une semaine.

– Oui, dit Chipo tristement, je n'ai plus vraiment rêvé.

– Et nous sommes bien contents ! s'empressa d'ajouter sa mère.

– Je peux l'imaginer, dit le docteur. Entre-temps j'ai fait quelques recherches, et j'en sais un peu plus sur cette étrange maladie. On ne connaît qu'un seul cas de ce genre, celui d'un jeune homme, malheureusement disparu depuis un an. Si j'ai bien compris, il s'agit d'un pilote qui n'est pas revenu d'une mission. Chez lui également, le régime soupe, air frais et pilule a bien fonctionné. On va continuer comme ça pendant six mois, c'est vraiment ce qu'il y a de mieux pour notre Pippo.

– Oui, monsieur, répondit Chipo, que sa mère regarda, étonnée de ce ton si sage.

Sur le chemin du retour, Chipo fut très gai. Il est sans doute content que ce ne soit rien de grave, se dit sa mère. Mais Chipo l'était pour une tout autre raison.

Après le dîner, il fit semblant d'avaler sa pilule, mais la garda dans sa main ; il la glissa ensuite dans sa poche. Elle est pour Pippo, se dit-il : le docteur n'avait pas parlé de Chipo.

Le lendemain matin, quand sa mère voulut réveiller Chipo, elle n'en crut pas ses yeux. Là où normalement devait se trouver la tête de son fils, il y avait une casquette bleue et une paire de lunettes de soleil. La mère souleva les draps, mais point de Chipo. Elle ouvrit l'armoire, mais Chipo ne s'y était pas caché, elle regarda sous le lit, mais Chipo ne s'y était pas glissé. La mère cria son nom, explorant tous les coins où un garçon de huit ans pouvait se cacher, mais elle dut finalement se rendre à l'évidence : Chipo s'était volatilisé.

Le père voulut tout de suite avertir la police, mais la mère le retint, elle désirait d'abord interroger le

médecin. Quand elle l'eut joint au téléphone, il lui suggéra : « Cherchez dans la poche du pantalon de votre fils. » Elle prit le pantalon qui se trouvait avec les autres vêtements sur la chaise d'enfant, fouilla les poches et, après en avoir extrait deux ficelles, un bouchon, une pomme de pin et un bout de craie, elle trouva la pilule.

– Vous voyez, dit le docteur, il n'a pas pris sa pilule.

– Mon Dieu, dit la mère, mais qu'est-ce qu'on peut faire ?

Quand elle eut raconté au médecin qu'elle avait trouvé une casquette bleue et des lunettes de soleil, il lui dit :

– Comme c'est intéressant.

Le père cria qu'ils allaient avertir la police.

– Faites-le, dit le médecin, mais n'en attendez pas trop. Je suis persuadé que Chipou reviendra. Il a atterri dans un rêve qui n'était pas le bon.

Les parents racontèrent tout à la police. Deux agents vinrent à la maison, photographièrent la chambre d'enfant, emportèrent la casquette et les lunettes et firent leur possible pour calmer les parents.

– Nous enverrons la photo à tous les postes de police. Elle sera également publiée dans les journaux. Peut-être quelqu'un reconnaîtra-t-il ces deux objets.

– Espérons-le, dit la mère en sanglotant.

Le père avait lui aussi le visage très soucieux.

Quand Chipo se réveilla, voulant sauter du lit, il vit qu'il se trouvait déjà sur le sol. Il se leva pour aller à la fenêtre, mais il était déjà dehors et le soleil l'éclairait en plein visage. Il faisait très chaud et les oiseaux pépiaient, mais différemment de ceux qu'il connaissait : leurs cris étaient plus stridents et plus drôles. Devant lui s'étendait un lac si grand que ce ne pouvait être que la mer. Il y avait aussi une odeur, une odeur chaude et épicée, un peu comme au zoo, près des serpents.

– Hello ! cria une voix derrière lui, tu es le petit Chipo dont je viens de rêver.

– Oui, dit Chipo, et toi tu es le grand Chaco que j'ai vu en rêve.

– Exactement, dit Chaco, qui était grand avec une petite barbe. Veux-tu que je te montre l'île ?

– Oui, je veux bien.

– En fait elle n'est pas très grande. Voici ma source. Juste à côté, comme tu vois, j'ai construit une hutte.

Chipo fut impressionné. La hutte était faite de branches solides, sur lesquelles étaient fixées des feuilles de palmier.

– Je change les feuilles de palmier dès qu’elles sèchent, dit Chaco, sinon l’eau passe à travers quand il pleut.

Désignant la forêt de palmiers derrière la hutte, il montra à Chipo les noix de coco qui pendaient tout en haut.

– Voilà ma laiterie, dit-il en riant. Chipo ne comprit pas jusqu’à ce que Chaco lui explique que les noix de coco contenaient un lait qu’on pouvait boire.

– Plus loin, là au fond, dit-il quand ils arrivèrent au bout de la palmeraie, c’est ma boucherie. En riant de nouveau, il montra du doigt une petite montagne, en fait plutôt une colline où, expliqua-t-il, vivaient des lapins. Il les attrapait avec des pièges.

– Tu sais fabriquer des pièges à lapins ?

– A vrai dire non, répondit Chaco, mais j’ai appris à en bricoler. J’ai aussi appris à attraper des crabes et des poissons, là-bas dans les rochers. Je les cuis sur le feu avec de l’origan. Tu connais l’origan ?

– Non, dit Chipo.

– En voilà, dit Chaco en arrachant une longue plante aux petites feuilles rondes. C’est de la marjolaine sauvage. Quand on écrase ses feuilles, ça sent très bon. Essaie !

Chipo chiffonna une feuille entre ses doigts et renifla l’odeur.

– Alors ? demanda Chaco.

– Mon père n’aime pas les herbes, ma mère si. Et quand elle en ajoute à la viande, mon père dit toujours que c’est meilleur avec du sel.

– Ah, mais j’ai aussi du sel, dit Chaco quand ils eurent rejoint la hutte. Regarde ma saline.

Chipo vit des palmes sur le sol, dont certaines contenaient de l’eau et d’autres un dépôt blanchâtre.

– De l’eau de mer, dit Chaco, je la laisse sécher au soleil et il me reste ensuite cette petite croûte, qui est du sel.

– Bien, dit Chipo à qui tout cela plaisait beaucoup. C’est très gentil, mais il faut maintenant que j’aille à l’école. Ciao !

Chaco se mit à rire.

– Je voudrais bien que tu puisses t’y rendre.

Mais je me trouve bloqué ici depuis une année et je ne peux pas partir.

– Mais tu es bien tombé avec ton avion ?

– J’ai sauté sur cette île en parachute.

– Le parachute qui te sert de lit ?

– Oui, il est dans la hutte. Comment le sais-tu ?

– J’en ai rêvé.

– Et moi, j’ai rêvé qu’un garçon nommé Chipo viendrait me tirer d’ici.

– Mais comment ?

– Je ne sais pas, je viens de me réveiller et te voilà. On y arrivera bien d’une façon ou d’une autre. Quand je fais ce genre de rêves, la réalité en général leur correspond.

– Espérons-le, dit Chipo dont le visage devint triste.

– Je sais, il faut que tu rentres chez toi, mais d’abord on va prendre un bon petit-déjeuner.

Chaco repoussa une grosse pierre et dégagea une cavité dans le sol.

– Tu vois, c’est mon garde-manger, je l’ai creusé moi-même. Il sortit des coquilles pleines de lait de coco, des oranges, des épis de maïs et de la viande

de lapin froide qu’il disposa sur une autre pierre plate qu’il avait d’abord essuyée avec une palme. Il invita Chipo à partager son repas. Celui-ci, qui entre-temps avait très faim, mangea de tout, même s’il n’aimait pas trop le maïs. En fait, ce n’était pas le maïs cuit qu’il connaissait, mais des épis entiers, et c’était quand même meilleur. Et puis on ne prenait pas tous les jours son petit-déjeuner sur une île, en compagnie d’un pilote tombé de son avion qui savait construire une hutte de branches et de palmes.

La journée fila très vite. Ils la passèrent principalement à la plage, près des rochers. Chaco montra comment attraper les crabes et les poissons. Chipo avait horreur des crabes, ces boîtes à pinces qui marchent de côté, et il n’apprit pas si vite que ça à pêcher, même à l’aide du magnifique petit filet que Chaco avait fabriqué avec des fils de son parachute. Cela dit, il y avait un endroit protégé du ressac où l’eau était peu profonde ; on pouvait s’y coucher comme dans une grande baignoire, ce que Chipo fit toutes les heures, car le soleil était très chaud.

Chaco, qui ne savait pas vraiment où ils se trouvaient, se dit que ça devait être très au sud.

– Comment se fait-il que tu sois tombé ? demanda-t-il après le déjeuner, alors que tous deux étaient encore assis devant la pierre plate couverte d'arêtes de poisson et de pelures d'orange.

– Ça, je n'en sais fichtre rien, dit Chaco. Mon avion était en parfait état de marche, tous les instruments et lampes de contrôle montraient que tout fonctionnait, lorsque soudain une de mes ailes s'est détachée. J'ai dû sauter en parachute et je suis tombé à une centaine de mètres des côtes de cette île. J'ai eu de la chance. Malheureusement, mon avion s'est abîmé dans l'eau. Je n'ai rien pu prendre, pas même la radio, sinon il y a longtemps que je serais de retour chez moi.

– Ça arrive souvent qu'une aile se détache ? demanda Chipó

– En principe, non. A vrai dire, jamais.

– Bizarre, dit Chipó.

– C'est bien que tu sois en pyjama, dit Chaco, ça te protège du soleil.

Chipó remarqua qu'il portait toujours le pyjama dans lequel il avait dormi, qui maintenant

ressemblait à une tenue tropicale, parfaitement adaptée à sa situation.

Fait étrange, mais pratique, il avait des sandales aux pieds. Il avait dû pressentir quelque chose dans son rêve.

– Et que s'est-il passé cette année, pendant mon absence ? demanda Chaco.

– Eh bien... beaucoup de choses, répondit Chipó. A l'école, j'ai une nouvelle maîtresse petite et drôle, mais qui n'aime pas la gymnastique.

– Ah bon, dit Chaco.

– Oui, et sur le banc, à côté de moi, il y a un garçon qui s'appelle Léo ; à part lui, je ne connais personne de ce nom.

– C'est vrai, Léo n'est pas courant, dit Chaco. C'est bon de connaître quelqu'un qui s'appelle ainsi. Et à part ça ?

– J'ai reçu un livre sur les dinosaures, et nous sommes partis deux semaines en vacances de ski dans les Alpes avec Maman et Papa.

– Je vois que c'était vraiment une bonne année, et j'en sais l'essentiel, dit Chaco. Maintenant, au lit ! Je vais dérouler le parachute pour qu'on ait de

la place tous les deux, et je te jouerai un air sur le coquillage dont j'ai fait une flûte.

– Merci, dit Chipo quand Chaco eut fini de jouer, dors bien.

– Toi aussi, dit Chaco, et fais de beaux rêves, ajouta-t-il en clignant de l'œil.

Pour quelle raison, croyez-vous ?

Le lendemain, quand Chipo se réveilla – non, il faut d'abord que je vous dise quelques mots des parents de Chipo. Nous allons maintenant les perdre de vue et il n'est pas juste de les laisser pendant tout le livre aussi désespérés qu'à la fin du premier chapitre. Je vais vite vous raconter ce qui s'est passé chez eux. Le lendemain, les journaux publièrent la photo de la casquette et des lunettes de soleil, avec un texte sur la disparition de Chipo et un appel aux lecteurs pour découvrir à qui appartenaient la casquette et les lunettes. Et savez-vous qui en était le propriétaire ? Ce fameux pilote qui lui aussi rêvait si fort et qui depuis une année n'était pas revenu de mission. Ses parents téléphonèrent à la police après avoir vu la photo dans le journal, confirmant que ces deux objets avaient appartenu à leur fils.

Quand le docteur l'apprit, il en fut très content. Maintenant je suis certain que votre fils reviendra. Il lui faudra peut-être un certain temps, mais ça lui permettra de prendre un bon bol d'air.

Il téléphona ensuite aux parents de Chaco, bien plus âgés que ceux de Chipó, et leur garantit que leur fils disparu était encore en vie et qu'il reviendrait à la maison.

– Ayez juste un peu de patience, leur dit-il enfin. Trouvant la formule excellente, il rappela les parents de Chipó pour la leur servir aussi.

Oui, de la patience, les parents de Chipó et de Chaco durent en avoir, car nos deux héros étaient toujours sur leur île, très loin au sud. En fait, ils venaient de se réveiller.

Chipó se frotta les yeux, se redressa, bâilla et regarda par deux fois autour de lui avant de comprendre où il se trouvait.

– Mmmh ! cria-t-il si fort que Chaco se réveilla, je viens de faire un très beau rêve ! Nous nous promenions dans un bateau tout autour de l'île.

– Oui, on peut dire que c'est un beau rêve, renchérit Chaco.

– Heureusement que je ne suis pas à la maison, dit Chipó.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il y aurait maintenant un bateau

sous mes couvertures et ma mère devrait à nouveau changer les draps.

– Oui, c'est une chance que tu ne sois pas à la maison, dit Chaco. Le bateau va nous être bien plus utile ici. Il est en bas, sur la plage.

Ils dévalèrent le talus et examinèrent le bateau posé sur le sable. Il y avait de la place pour quatre passagers. Tout semblait fonctionner, il avait un moteur, un volant, un compteur de vitesse et même un compas. La jauge d'essence était au maximum, et deux jerrycans de réserve se trouvaient à l'arrière. De plus, en cas de panne, deux rames étaient accrochées à l'intérieur.

– Tu as vraiment fait un très beau rêve, dit Chaco, on va tout de suite prendre le bateau pour partir.

Il alla chercher son parachute dans la hutte, puis ses réserves, tirant du trou une énorme corbeille pleine de noix de coco, d'oranges et d'épis de maïs. Il porta le tout au bateau, y plaçant aussi son petit filet de pêche. Ensuite il alla regarder avec Chipó si un lapin s'était pris dans un de ses pièges : en effet, il y en avait un. Chaco, le prenant par les oreilles, allait lui tordre le cou quand Chipó se mit à crier.

– Quoi ?

– Prenons-le vivant, dit Chipo, on ne le tuera que s'il le faut.

Chaco fronça les sourcils.

– Mais il a besoin lui aussi de nourriture.

– S'il te plaît ! supplia Chipo.

– Bon, d'accord, murmura Chaco en portant à contrecœur le lapin jusqu'au bateau.

– Allez monte, dit-il à Chipo, prends le lapin et tiens-le bien par les oreilles sinon il va sauter dehors.

Chipo l'attrapa et le tint fort, pendant que l'animal pédalait avec ses pattes de derrière. Sur le point de pousser le bateau à l'eau, Chaco pensa à quelque chose.

– J'ai oublié ma casquette, dit-il, courant encore une fois vers la hutte. De retour, il demanda :

– As-tu vu ma casquette ?

– Tu n'en as jamais eu.

– Quoi ?

– Non, jamais, dit Chipo. Puis il se souvint.

– Seulement quand j'ai rêvé de toi.

– Exactement, dit Chaco, je ne sors jamais sans ma casquette. C'est d'ailleurs pour ça que je m'appelle Chaco.

– Ah bon, dit Chipo, bien qu'il n'ait pas vraiment compris. Et qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda-t-il après un moment.

Chaco réfléchit quelques secondes.

– Je n'aime pas conduire sans ma casquette, dit-il enfin, mais si tu en as rêvé, elle ne doit pas être perdue. Attention, tiens-toi et tiens bien le lapin !

Il poussa le bateau dans la mer, sauta dedans, abaissa le moteur qui était levé, tira sur la ficelle de démarrage et aussitôt le moteur pétarada. Chaco alla s'asseoir à l'avant devant le volant, appuya sur l'accélérateur, et les voilà partis loin de l'île, en direction de la haute mer.

– Je crois que tu peux lâcher le lapin, dit Chaco.

Chipo obéit et le lapin sauta immédiatement sur le banc de côté. Après avoir regardé par-dessus bord, il alla se terrer tout à l'arrière du bateau.

– Tu vois, il a tout de suite compris qu'il ne peut pas s'enfuir. Les lapins ne savent pas nager.

– Tu sais nager ? demanda Chipo.

– Oui, répondit Chaco, et toi ?

– Un peu. On a une piscine à l'école, mais notre maîtresse n'aime pas trop y aller.

Il fit un signe d'adieu à l'île qui se faisait de plus en plus petite.

– Où allons-nous ? demanda-t-il.

– Vers le nord. Pour autant que je sache, nous sommes au sud.

– Comment s'appelait l'île ?

– Je n'en sais rien, dit Chaco, je ne me souviens pas de l'avoir jamais vue sur une carte. Il y a tant de petites îles dans les mers du sud.

– Et comment trouves-tu le nord ?

– Grâce à ce compas. Son aiguille indique toujours le nord. Je n'ai qu'à suivre la direction de l'aiguille. Tu veux conduire ? Ce n'est pas difficile.

Chipo se hissa sur le banc où Chaco lui avait fait de la place.

– Super, dit Chipo après quelque temps, et ce n'est vraiment pas difficile.

– Oui, dit Chaco, pourvu que ça reste comme ça.

Vers midi, ils ouvrirent une noix de coco et en burent le lait, mangèrent des oranges, puis Chaco prit deux épis de maïs, un pour lui et un pour Chipo.

– Ne mangeons pas trop, dit-il, il faut qu'on ait assez de nourriture pour parer à toute éventualité.

– Oui, répondit Chipo, c'est pour ça que j'en donne la moitié au lapin. Il cassa l'épi en deux, très content de son idée... il ne raffolait pas à ce point du maïs.

Vers le soir, les vagues enflèrent, ébranlant brutalement le bateau, à tel point que Chipo devait se cramponner à sa banquette. Ils avançaient moins vite que le matin.

– Où allons-nous dormir ? demanda Chipo.

– Sur le fond du bateau, dans le parachute, répondit Chaco, à moins qu'on ne trouve une île avec un hôtel.

– Un hôtel ? Chipo dressa la tête. En vacances, nous étions aussi à l'hôtel.

– C'était une plaisanterie, Chipo, je ne crois pas que nous trouvions de sitôt une île avec un hôtel.

– Pourtant là-bas, il y a une île, dit Chipo, en montrant à droite.

– En effet ! cria Chaco qui avait conduit en regardant droit devant lui, mais sans doute pas

d'hôtel. Tournant son volant, il dirigea le bateau vers l'île.

Après une heure environ, ils furent assez près pour chercher un mouillage. Chaco découvrit une presqu'île assez longue ; de chaque côté se trouvait une petite crique. Il s'approcha de celle de droite.

– C'est drôlement noir ici, dit Chipo.

– Oui, répondit Chaco, je dirais même plus, c'est très noir.

– Peut-être que des noirs habitent ici ? dit Chipo.

– Oui, dit Chaco, ou peut-être que l'île a été brûlée.

Quand ils parvinrent à la presqu'île, ils aperçurent dans la baie de droite des poteaux plantés dans l'eau auxquels on pouvait attacher des bateaux, et à côté une petite passerelle juste assez grande pour leur bateau.

– L'île est donc habitée, dit Chaco, quand il eut attaché le bateau à un poteau. Ça promet d'être intéressant.

Lorsqu'ils furent à quai, ils firent quelques pas. Le sol crissait étrangement sous leurs pas.

– Est-ce qu'une île peut brûler comme ça, complètement ? demanda Chipo.

– En principe non, répondit Chaco. Parfois un volcan entre en éruption et crache du feu ; toute une île peut brûler, mais ça n'a pas l'air d'être le cas.

– Pourquoi ?

– Regarde, il y a un chemin, on dirait qu'il mène à l'intérieur de l'île. Suivons-le, tu veux ?

– Oui, répondit Chipo, mais pourquoi dis-tu que ce n'est pas brûlé ?

– Parce qu'il y aurait aussi des troncs d'arbres calcinés, et ici tous les arbres sont entiers, regarde les palmiers.

– Et ici, il y a une fleur noire, cria Chipo tout excité.

Il tenta de la plier, au bas de la tige, et elle céda très facilement, se cassant à deux endroits, mais la fleur aussi se cassa. Chipo la lâcha et vit que ses mains étaient toutes noires.

– Regarde ! cria-t-il, j'ai des mains de charbon !

– C'est vrai que ça sent le charbon.

– Oui, murmura Chipo en attrapant la main de Chaco, d'ailleurs voilà quelqu'un.

Au milieu du chemin, un homme noir tenait un filet de pêche à la main. Il paraissait dévaler le chemin, un pied déjà décollé du sol, pourtant il était parfaitement immobile.

– Bonjour, dit Chaco.

L'homme ne répondit rien.

Chaco tendit la main et tenta de secouer la main noire, mais celle-ci crissa comme le chemin sous leurs pieds.

– Est-ce qu'il se repose ? demanda Chipo.

Chaco secoua la tête.

– Non, j'ai l'impression qu'il est contraint de se reposer. Je crois qu'il aimerait mieux marcher, s'il le pouvait.

Faisant un petit arc de cercle autour de l'étrange pêcheur engourdi, ils poursuivirent leur route. Le chemin montait légèrement et les mena à travers une palmeraie à une clairière où se trouvaient quelques huttes. Tout était noir, noir d'ébène, noir d'encre, noir comme un corbeau, noir comme dans un four, noir noir.

Prudemment, Chaco jeta un coup d'œil dans une des huttes ; des femmes et des enfants

dormaient, engourdis, raides et – comment pourrait-on le dire encore ? – noirs comme le jais.

– Les gens sont noirs sur cette île, dit Chipo au bout d'un moment.

– Non, ce n'est pas une île de noirs, c'est une île où tout est en charbon, même les gens.

– Est-ce que ça existe ? demanda Chipo.

– En principe non, dit Chaco.

– Pourquoi dis-tu en principe ?

– Parce que... parce que, répondit Chaco, c'est bien une île, mais une île en charbon, ça n'existe pas, en tout cas ça ne devrait pas exister.

– Alors on a de la chance, non ? dit Chipo qui aimait les choses extraordinaires.

– Ça dépend, dit Chaco pensivement.

– Regarde, la lune se lève ! s'écria Chipo.

– Merde de merde ! dit Chaco.

– Pourquoi dis-tu merde de merde ? demanda Chipo. On ne devrait pas dire ça.

– La lune est aussi en charbon, dit Chaco, je crois qu'on a vraiment le droit de dire merde de merde.

Soudain il fit nuit noire.

– Ça va être une nuit sombre, dit Chipo, je veux retourner au bateau.

– Non, dit Chaco, il vaut mieux rester ici, nous risquerions de trébucher sur le pêcheur figé et de nous casser la figure. Donne-moi la main, on va s'installer dans une hutte vide et manger la noix de coco que j'ai apportée.

– On fait du feu ? demanda Chipo.

– On aurait assez de charbon pour ça, dit Chaco qui ne put s'empêcher de rire, mais il ne fit pas de feu.

– Tu n'aurais pas dû dire merde de merde, dit Chipo quand ils se furent couchés dans un coin après avoir mangé. Quand je dis merde de merde, je me fais engueuler par mes parents. Mon père, lui, a le droit de le dire.

– Justement, dit Chaco, moi aussi. Jusqu'à ce que nous soyons de retour à la maison, je veillerai sur toi comme un père. Cela dit, en ce qui me concerne, tu peux dire merde de merde autant que tu veux.

– Autant que je veux ?

– Oui, dit Chaco, tu finiras par t'en lasser.

– Bon, merde de merde, merde de merde, merde de merde ! dit Chipo.

– Alors dors bien ! dit Chaco.

– Toi aussi, merde de merde ! dit Chipo en se tournant sur le côté. Il s'endormit aussitôt. Quant à Chaco, il resta longtemps à se demander ce qui avait bien pu se passer sur cette île pour que tout soit en charbon.